

MARIE STUARD

Reine d'Écosse.

TRAGÉDIE

BOURSAULT, Edme

1691

MARIE STUARD

Reine d'Écosse.

TRAGÉDIE

Edme Boursault

Antoine de Sommavile

1691

Acteurs

MARIE STUARD, reine d'Écosse.

ELISABETH, reine d'Angleterre, fille d'Henri VIII et d'Anne de Boleyn

Le Duc de NORFOLK, autrefois favori d'Élisabeth

Le Comte de MORRAY, frère naturel de Marie Stuart

Le Comte de NEWCASTLE.

LANCASTRE, confident d'Elisabeth

MELVIN, écuyer de Marie Stuard.

KENEDE, suivante de Marie Stuard.

ALBIONE, suivante de Marie Stuard.

KILLEGRE, capitaine des gardes d'Elisabeth.

EURIC, lieutenant des gardes d'Elisabeth

Gardes.

La scène est à Londres.

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Comte de Newcastle, Euric.

Le COMTE de NEWCASTLE

Euric, dans ce palais ne m'accompagnez pas,
Un ordre exprès du Duc conduit ici mes pas.
Son coeur brûle en secret d'une nouvelle flamme ;
Ou quelque grand dessein doit rouler dans son âme.
5 Pour me le confier il m'a mandé trois fois :
Mais toujours quelque obstacle a retenu sa voix.
Quoique l'ambition ou l'amour entreprenne
Ce secret de son coeur n'échappe qu'avec peine.
Il me rappelle encore avec empressement ;
10 Et je veux profiter de cet heureux moment.
S'il me parle en ce lieu, quoiqu'il puisse m'apprendre
Le Comte de Morray peut aisément l'entendre
Dans l'endroit concerté j'ai déjà pris le soin,
De conduire moi-même un fidèle témoin.
15 Pour le bien de l'État, le comte y devrait être.

EURIC

Seigneur, en ce moment il nous entend peut-être.
Je viens vous répéter les serments qu'il a faits,
De porter votre sort plus loin que vos souhaits.
Si jusqu'à son hymen Elisabeth l'élève,
20 Si par la mort du Duc cette action s'achève,
Sans cesse de son trône infatigable appui ;
Vous douterez qui règne ou de vous ou de lui.

Le COMTE de NEWCASTLE

Je me fie à sa loi. Qu'il se fie à mon zèle.
Vaincu par ses raisons je lui serai fidèle.
25 Un serment solennel après de grands combats,
Vient de m'associer à tous ses attentats
Je vous l'ai déjà dit ; c'est avec violence
Que j'embrasse le crime et quitte l'innocence :
Mais en vain ma vertu révolte ma raison ;
30 Les remords désormais ne sont plus de raison.
Le duc dont la conduite est suspecte à la Reine,
Se creuse un précipice où j'ai peur qu'il m'entraîne :
Quoique de ma fortune il ait été l'appui,

J'aime mieux l'y pousser qu'y tomber avec lui.
35 Pour essai d'injustice, insensible à la gloire,
Déjà de cent bienfaits j'ai perdu la mémoire ;
Et lorsqu'on est ingrat, et ne savez-vous pas bien,
Que les autres forfaits ne coûtent presque rien ?
Quelqu'un vient : c'est le Duc. Soit qu'il aime ou qu'il conspire,
40 Allez prêter l'oreille à ce qu'il va me dire.

SCÈNE II.

le Duc de Norfolk, le Comte de Newcastle.

Le DUC de NORFOLK

Comte.

Le COMTE de NEWCASTLE

Seigneur ?

Le DUC de NORFOLK

De grâce employez tous vos soins
À voir si dans ce lieu nous sommes sans témoins.
Hai d'Elisabeth, je ne fais point de doute
Que je ne sois perdu si quelqu'un nous écoute.
45 Depuis déjà longtemps ce palais malheureux
Pour les gens de ma sorte est un lieu dangereux.
Il faut près de la reine être flatteur et traître :
Jusqu'ici tout mon crime est de n'avoir pu l'être ;
Mais puisque de mon zèle on s'ose défier
50 Il faut l'être une fois pour ma justifier.

Le COMTE de NEWCASTLE

Seigneur, nous sommes seuls. Tout paraît favorable?

Le DUC de NORFOLK

D'un effort généreux vous sentez-vous coupable ?
Avant que de répondre interrogez-vous bien,
Et si vous héritez ne me promettez rien.
55 Pour peu que la fortune à mes vœux soit contraire
Vos jours sont en danger, je ne puis vous le taire :
Et pour tout privilège, en un degré si haut,
Je vous traîne avec moi sur un même échafaud.
Un cœur tel que le mien n'a point l'art de surprendre.

Le COMTE de NEWCASTLE

Seigneur, me voilà prêt. Que faut-il entreprendre ?
60 Quelque soit le péril où je dois m'exposer
Mon zèle, et vos bienfaits me le font mépriser.
Que le sort à son gré vous flatte ou vous outrage,
Je n'oublierai jamais que je suis votre ouvrage ;
65 Et que par vos bontés je me vois dans un rang
Digne d'un plus grand home, et d'un plus noble sang.
Je n'examine point la main que vous opprime :
Pour défendre vos droits je crois tout légitime :
Rien n'est plus sacré que ce que je vous dois ;

70 Et la reconnaissance est ma première loi.
Ainsi que vos bontés mon zèle est sans limites.

Le DUC de NORFOLK

Puis-je me reposer sur ce que vous me dites ?

Le COMTE de NEWCASTLE

Oui, Seigneur : Et bientôt par mes soins empressés
Vous connaîtrez à quel point ?

Le DUC de NORFOLK

C'est assez.

75 Comte de Newcastle, je vous ouvre mon âme.
Je suis las d'obéir aux ordres d'une femme.
Depuis qu'Elisabeth règne sur les anglais
L'injustice triomphe, et fait taire ses lois.
Pembroc, qui le premier la fit proclamer reine,
80 Ne fut pas à couvert de son injuste haine :
Dès qu'il l'eut affermie en son auguste rang
Pour le prix de son zèle elle eut soif de son sang ;
Et d'un si ferme appui priva son diadème,
Si tôt que sur sa tête il l'eut posé lui-même.

Le COMTE de NEWCASTLE

85 Seigneur, des maux passes perdons le souvenir :
Il en est des présents, et qu'il faut prévenir.
Depuis combien de temps une reine innocente
Dans les fers, dans l'opprobe est-elle gémissante ?
Verrons-nous sans horreur un ouvrage si beau
90 Achever ses destins par la main d'un bourreau ?
La fière Elisabeth, princesse illégitime,
Qui n'eut point vu le jour sans le secours d'un crime,
Peut-elle assujettir la majesté des rois
À l'injuste rigueur des ses injustes lois ?
95 Que dira l'avenir d'une audace si grande ?
Donnons à la vertu l'appui qu'elle demande.
Des maux dont on l'accable interrompons le cours.
C'est de notre valeur qu'elle attend du secours.

Le DUC de NORFOLK

J'aurais moins tardé à lui montrer mon zèle
100 Si j'avais cru trouver un ami si fidèle :
Mais dans une occurrence où tout doit m'effrayer,
À quel homme à la cour pouvais-je me fier ?
Pour me rendre coupable on met tout en usage :
Il n'est point là d'ami qui n'ait plus d'un visage :
105 Tel qui m'offrait son sang me refuse son bras
Et mes plus grands bienfaits n'ont fait que des ingrats.

Le COMTE de NEWCASTLE

Suivons les mouvements que le ciel nous inspire.
D'une reine odieuse il veut finir l'empire.
Injuste aux étrangers, cruelle à ses sujets,
110 Elle est d'intelligence à remplir nos projets :
Et pour nous dérober au joug qui nous opprime

S'il faut que malgré nous il nous échappe un crime,
De quoi que notre esprit puisse être combattu,
C'est une crime force qu'approuve la vertu.
115 S'il vous manque, Seigneur, un bras pour le commettre,
Pour le bien de l'état je puis tout me permettre :
Ne laissez point languir mon zèle impatient.
L'esprit d'Elisabeth, inquiet, défiant,
Tend des pièges secrets que jamais on n'évite
120 À moins qu'on n'entreprenne aussitôt qu'on médite.
En de plus dignes mains transmettons son pouvoir,
Avant qu'elle ait le temps de s'en apercevoir.
Enfin prescrivez-moi ce qu'il faut que je fasse.

Le DUC de NORFOLK

Non, non, je ne veux point mériter sa disgrâce.
125 Les plus heureux forfaits ne sauraient me tenter.
Si de votre secours j'ose ici me flatter,
Dans l'auguste Stuard l'aime la vertu même,
Et tout semble d'accord pour perdre ce que j'aime.
Son frère (si ce nom lui doit être permis)
130 Est le plus dangereux de tous ses ennemis.
Pour ne pas offenser la beauté que j'adore
Mon coeur n'exhale point le feu qui le dévore :
Quoiqu'il porte en tous lieux les traits qui l'ont frappé,
Jamais de mon amour rien ne m'est échappé :
135 Entre une reine et moi le ciel met tant d'espace,
Que je n'ose à ses yeux étaler mon audace ;
Et n'était le secours que j'attends de vos soins
Jamais un feu si pur n'aurait eu de témoins.

Le COMTE de NEWCASTLE

Vous ne pouviez, Seigneur, dans un sein plus fidèle
140 Déposer le secret d'une flamme si belle.
Tout mon sang répandu pour vous prouver ma foi
Ne s'acquitterait pas de ce que je vous dois.
Offrez-moi le moyen de vous faire paraître?

Le DUC de NORFOLK

Gouverneur des Cinq-Ports, vous en être le maître.

Le COMTE de NEWCASTLE

145 Oui, Seigneur, je le suis ; Et c'est par votre choix
Que puis-je ? Commandez. Et quoi que je hasarde?

Le DUC de NORFOLK

De l'illustre Stuard j'ai corrompu la garde.
Et sûr du prompt secours que vous m'avez offert
J'attends que pour sa fuite un port me soit ouvert.
150 Ma vie est enchaînée à cette confiance :
Avec tant de zèle et de reconnaissance,
Avec tant de bontés, tant d'ardeur, tant de foi,
Mes déplorables jours vous sont plus chers qu'à moi.
Je ne les risque point quand je vous les confie.

Le COMTE de NEWCASTLE

155 Je ne puis condamner une si noble envie :
Mais de ce grand dessein l'événement douteux
Expose votre tête au sort le plus honteux.
Souvent de tels projets ont des suites cruelles ;
Des soldats corrompus sont rarement fidèles ;
160 Et vous n'ignorez pas, Seigneur, que sur ce point
La reine est inflexible et ne pardonne point.
À la cour, où la foi n'ose presque paraître,
L'espoir de s'agrandir fait aisément un traître.
Si vous êtes surpris vous vous perdez.

Le DUC de NORFOLK

Hélas !

165 Tout est perdu pour moi si je ne me perds pas.
Des juges dévoués, sans honneur, sans naissance,
D'une reine adorable ont proscrit l'innocence :
L'injuste Elisabeth, maîtresse de son sort,
Dans ses cruelles mains tient l'arrêt de sa mort.
170 Dès demain la clarté lui peut être ravie :
La temps presse. Un moment décide de sa vie.

Le COMTE de NEWCASTLE

Seigneur, à ces raisons je n'ose m'opposer :
La grandeur du péril les doit autoriser.
Pour dérober sa vie au sort qui la menace
175 Dites-moi quel effort vous voulez que je fasse.
Encore un coup, Seigneur, je suis prêt?

Le DUC de NORFOLK

Qu'il m'est doux
D'avoir dans mon malheur un ami tel que vous !
Comte, puisque pour moi votre ardeur est si grande,
L'effort dont j'ai besoin, et que je vous demande,
180 C'est d'aider à mon zèle à mettre en liberté
La plus haute vertu qui jamais ait été :
C'est d'aider à mon zèle à sauver une reine,
Qui par les droits du sang est votre souveraine.
Celle qui sur son trône ose imposer ses lois
185 À la force pour titre, et ses crimes pour droits.
Si je sors d'Angleterre, et qu'on vous y retienne,
Je sais que votre tête y répond de la mienne ;
Mais sous un ciel plus doux accompagnez nos pas :
Suivez notre fortune en de meilleurs climats :
190 Vous ne laissez ici ni maîtresse ni femme :
Et si l'ambition est sensible à votre âme
Quel rang n'aurez-vous point dans la paisible cour
De l'adorable objet qui vous devra le jour ?
A la sombre clarté qui tombe des étoiles
195 De ce port cette nuit doivent sortir vingt voiles ;
Et sans doute le ciel nous offre ce secours,
Pour mettre en sûreté de si précieux jours.
Pendant l'obscurité, le calme et le silence,

200 Du Comte de Morray trompons la vigilance :
Pour être de l'Écosse l'injuste possesseur,
À son ambition il immole sa soeur.
Le criminel amour dont il a reçu l'être,
le condamne?

Le COMTE de NEWCASTLE

Seigneur, je crois le voir paraître :
Laissez-moi de son coeur pénétrer les secrets.
205 Pour remplir vos désirs je vous suivrai de près.

SCÈNE III.

le Comte de Newcastle, le Comte de Morray.

Le COMTE de NEWCASTLE

Hé bien, Seigneur?

Le COMTE de MORRAY

Souffrez que mon Coeur se déploie
Et que j'étale ici la grandeur de ma joie.
Rien ne s'oppose plus au succès de mes feux :
Mon plus grand ennemi met le comble à mes vœux
210 À l'hymen où j'aspire une voie est ouverte :
Et mon rival lui-même aide à hâter sa perte.
Un sincère témoin de tout ce qu'il a dit,
En va faire à la Reine un fidèle récit.
Nous triomphons.

Le COMTE de NEWCASTLE

Seigneur, j'ai toujours le même zèle
215 Mais prêtez de la force à mon coeur qui chancelle ;
Et puisque le silence est encore à mon choix,
Laissez-moi vous parler pour la dernière fois.
J'entreprends une route où j'ai peu d'habitude :
J'y marcherai, Seigneur, avec incertitude.
220 Au milieu du chemin que vous m'avez trace,
Je puis me repentir de l'avoir commencé.
Quand je songe à l'horreur qui suit le nom de traître,
Des retours d vertu me font craindre de l'être.
Quoique par vos conseils vous m'avez inspire,
225 J'ai peur d'avoir promis plus que je ne ferai.
Mon âme chancelante, incertaine, confuse,
Tantôt s'offre à la honte, et tantôt s'y refuse ;
Et je vois trop de risque à vous y confier,
Si je n'ai votre appui pour me fortifier.
230 Avez-vous vers le crime un penchant si rapide,
Que rien ne vous arrête ou ne vous intimide ?
Votre soeur immolée, il ne sera plus temps
D'honorer sa vertu de regrets impuissants.
Quoique de sa rigueur Elisabeth l'accable,
235 Nous savons vous et moi qu'elle n'est point coupable ;
Et si quelque tendresse excitait vos remords,
Jugez en quel péril je me verrais alors.
Il faudrait que mon sang?

Le COMTE de MORRAY

Moi, des remords ! moi, Comte !
D'un soupçon qui m'outrage épargnez-moi la honte.
240 Quelle peur vous alarme ? Et par quel sort fatal
Ai-je pu mériter qu'on me traite si mal ?
Depuis qu'à mes desseins j'ai vu le crime utile,
J'ai secoué le joug de la vertu stérile
Pour acquérir un trône il n'est point de forfaits,
245 Qui ne changent de nom quand ils ont du succès.
Tant qu'un lâche devoir a réglé ma conduite,
En quel rang ma fortune a-t-elle été réduite ?
Et lorsque sans effroi je me suis écarté,
À quel degré d'honneur suis-je d'abord monté ?
250 Pour m'exclure à jamais de la toute-puissance,
Ma soeur m'oppose en vain les droits de la naissance.
L'Angleterre exceptée, en tous les autres lieux,
Le règne d'une femme est un règne odieux :
La plus ferme couronne un moment sur sa tête,
255 Dans l'État le plus calme excite une tempête :
Un sceptre ne sied bien quand dans la main des rois ;
Et le trône chancelle à moins qu'il n'ait son poids.

Le COMTE de NEWCASTLE

Seigneur, d'elle et de vous la naissance inégale.
Décide en sa faveur de la grandeur royale :
260 Et si j'ose, entre nous, vous le dire tout bas,
La vôtre a des défauts que la sienne n'a pas.

Le COMTE de MORRAY

Et quels défauts ? Allez, ce n'est qu'une manie.
Il y manque, il est vrai, quelque cérémonie ;
Mais un roi m'a fait naître ; et pour l'être aujourd'hui
265 Il suffit que je sois, et que je sois de lui.
De quelque doux espoir dont ma soeur s'entretienne,
S'il épousa sa mère, il adorait la mienne ;
Et par l'ordre du ciel il nous donna le jour,
A l'une par devoir, à l'autre par amour.

Le COMTE de NEWCASTLE

270 Il est vrai. Mais, Seigneur, par une loi sévère,
Aucun de vos pareils ne succède à son père.
Et d'ailleurs, le feu roi, quoiqu'on ait entrepris,
N'a jamais avoué que vous fussiez son fils.
Qui justifiera ?

Le COMTE de MORRAY

Qui ? Ma valeur, mon audace :
275 Mon ardeur de régner et de remplir sa place :
Si le ciel m'eut fait naître en un degré plus bas,
De si beaux mouvements ne me dureraient pas.
Pour m'en convaincre mieux, s'il faut encore plus faire,
J'en crois jusqu'à l'amour que je n'ai pu vous taire.
280 Si j'étais né d'un sang qui fut moins glorieux,
Aurais-je sur la reine osé porter les yeux ?
Non que vers ses appas un fol amour m'entraîne ;

Ce qui m'est plus sensible Elisabeth est reine
À tous les rois voisins elle impose ses lois,
285 Étonne l'univers du bruit de ses exploits ;
L'Écosse où je commande, unie à l'Angleterre,
Je ne craindrai au plus qu'un éclat de tonnerre ;
Et lorsque sur le trône on ne trouve monté,
Qui ne craint que la foudre est bien en sûreté.
290 Vos fidèles conseils à qui je m'abandonne,
Ne peuvent balancer l'amour qu'elle me donne,
Et je ne répons pas qu'avant la fin du jour,
Je ne trouve le temps d'expliquer mon amour.
Ne me détournerez point si vous me voulez plaire.

Le COMTE de NEWCASTLE

295 Et concevez-vous bien ce que vous allez faire ?
D'un amour qui lui plût son coeur encore frappé,
Pour écouter le vôtre est trop préoccupé.
Pour faire de son trône une heureuse conquête,
Attendez que du Duc elle ait proscrit la tête ;
300 Et gardez-vous, Seigneur, de laisser entrevoir?

Le COMTE de MORRAY

Et pourquoi plus longtemps différer mon espoir ?
Si l'union des coeurs n'ait de la ressemblance,
Quel parti sous le ciel a moins de différence ?
Elle n'épargnera rien dans l'espoir de régner ;
305 Et qu'est ce qu'à mon tour on me voit épargner ?
Pour affermir son trône, et lui donner du lustre,
Elle le ciment du sang le plus illustre :
Mais du sceptre d'Écosse avide ravisseur,
Je cherche à l'acquérir par la mort de ma soeur.
310 Outre l'appas flatteur de cette ressemblance,
Pour rendre nécessaire une telle alliance,
La sort d'intelligence avec nos attentats,
A déjà pris le soin de joindre nos états.
Quel prince dans l'Europe a la même avantage ?

Le COMTE de NEWCASTLE

315 Mais l'Écosse, Seigneur, n'est pas votre héritage.
Le roi votre neveu, quoique jeune et soumis?

Le COMTE de MORRAY

Et si je perds la mère aurais-je soin du fils ?
Je lui laisse le jour tant qu'il m'est nécessaire ;
Mais enfin, ce fut moi qui m'immolais son père :
320 Et lorsqu'au premier crime on s'est autorisé
Un second à commettre est beaucoup plus aisé.
On va hardiment affronter l'infamie.
Le main d'jà coupable en est plus affermie ;
Et je n'ignore pas ce précepte si beau,
325 Que l'asile d'un crime est un crime nouveau.

Le COMTE de NEWCASTLE

Seigneur, c'en est assez. Surpris de vous entendre,
Je ne consulte plus quel parti je dois prendre.
Quoique fasse le sang, il faudra peu d'effort

Pour mettre un si grand coeur au dessus des remords.
330 Je vais trouver le Duc, et servir votre haine.
Et pour hâter sa perte allez trouver la reine :
Et faite avec art entrer dans vos discours,
Que de ses jours sacrés il veut borner le cours
Enfin, pour la contraindre à la reconnaissance,
335 Du zèle le plus pur empruntez l'apparence.
Accoutumez son soeur?

SCÈNE IV.

**Lancastre, le Comte de Morray, le Comte de
Newcastle.**

LANCASTRE

Ah ! Seigneur, hâtez-vous
Et venez de la Reine apaiser le courroux
Je ne puis deviner qui conspire contre elle ;
Mais elle est résolue à punir un rebelle,
340 Un perfide, un ingrate digne de sa fureur
Et pour qui son estime est changé en horreur.
Venez par vos conseils dissiper vos alarmes,
Qui d'un si beau destin empoisonnent les charmes ;
Pour détourner l'orage, ou pour le prévenir,
345 Elle vous fait chercher pour vous entretenir.
Dans cette occasion montrez-lui votre zèle.

Le COMTE de MORRAY

Et quelle âme assez basse ose être encore rebelle ?
Vous a-t-on dit le nom du coupable ?

LANCASTRE

Seigneur,
Je n'ose en soupçonner le Reine votre soeur.
350 Mais un des officiers qui doit répondre d'elle,
A sans doute à la Reine appris quelque nouvelle.
Il l'a vu en secret, et même en ce moment
Elle lui parle encore en son appartement.
Votre avis est le seul que la Reine veut suivre.

Le COMTE de MORRAY

355 Qui trouble son repos est indigne de vivre.
Voilà mon sentiment que rien ne peut changer.
De quelque part qu'il vienne écartons le danger.
Allons trouver le Reine, et lui faisons entendre
Qu'il faut exécuter l'arrêt qu'elle a fait rendre.
360 La nature outrage a beau s'en émouvoir,
Sa voix est impuissante où parle mon devoir.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

**Elisabeth, Le Comte de Morray, Lancastre,
Gardes.**

ELISABETH

Auriez-vous jamais cru qu'insensible à mes grâces,
De tant de conjures il eût suivi les traces ?
Lui, que j'ai tant de fois comblé d'honneurs, de biens,
365 Prodiges de ses jours attente sur les miens !
En quelque rang qu'il soit je lui ferait connaître;
Que je sais du plus haut précipiter un traître ;
Que jamais un sujet qui viole sa foi,
Ne dérobe sa vie aux rigueurs de la loi ;
370 Que plus à mes bontés il était redevable,
Plus son crime est énorme et ma haine équitable.
Et qu'après l'injustice où l'ingrat se résout,
Ma tendresse irritée est capable de tout.

Le COMTE de MORRAY

Madame, quelque horreur que le Duc vous imprime;
375 Elle n'égale pas la grandeur de son crime.
Il voulait, le perfide, attenter à vos jours,
Pour faire réussir ses nouvelles amours.

ELISABETH

Ses amours ! Juste ciel, que m'apprend-on encore ?
Et pour qui ?

Le COMTE de MORRAY

Pour ma soeur.

ELISABETH

L'aime-t-il ?

Le COMTE de MORRAY

Il l'adore.

ELISABETH

380 Il l'adore : Qu'entends-je ?

Le COMTE de MORRAY

Et quel autre motif
D'un ministre d'État serait un fugitive ?

ELISABETH

Quoi ! Pour mon ennemie il a l'âme obsédée !
Eh faut-il que si tard j'en soit persuadée !
Depuis plus de dix mois confus, sombre, interdit,
385 Son infidèle coeur m'en avait assez dit :
Mais le mien trop facile à se laisser surprendre,
À ce langage obscure ne voulait rien comprendre
Enfin, voyant l'ingrat m'éviter tous les jours,
De ma faveur pour lui j'interromps le cours.
390 Si d'un coup si cruel il eût senti l'atteinte,
Il l'aurait recouvrée à sa première plainte.
À ceux qui la briguaient ne pouvant l'accorder,
Je lui laissais le temps de la redemander.
Dans la crainte où j'étais de la trouver coupable,
395 Tout ce qui l'excusais me semblait véritable ;
Et mon coeur de concert avec sa trahison,
De parti de mes sens avait mis ma raison.
À moins que cette nuit sa fureur me prévienne,
Je jure que sa mort devancera la mienne,
400 Et que pour lui porter de plus sensibles coups,
Mais yeux se repaîtrons d'un spectacle si doux.
J'aurais plus de rigueur qu'il n'a d'ingratitude.

Le COMTE de MORRAY

On ne peut lui trouver un supplice trop rude.
Par un crime si grand il viole à la fois,
405 Tout ce qu'ont de plus saint les plus augustes lois.
Il trahit son devoir, vos bienfaits, sa naissance ;
Il est sans foi, sans zèle et sans reconnaissance :
Et l'on peut, Madame, en cette occasion,
Prendre contre un ingrante trop de précaution.
410 Ne souffrez près de vous que ceux dont le pur zèle?

ELISABETH

Et les rois savent-ils quand on leur est fidèle ?
Environnés partout de gens intéressés
Ils n'ont point de défauts qui ne soient encensés :
À tous leurs mouvements une foule importune >
415 D'un pas précipité court près la fortune ;
Et ceux qui devant eux se présentent le plus,
Le font moins pour les voir que pour en être vus.
Si je choisis quelqu'un j'éprouverai peut-être,
Qu'au lieu du plus zélé ce sera le plus traître.
420 De ce devoir vous-même acquittez-vous si bien,
Que de la part du Duc il ne m'arrive rien.
Je vous en donne l'ordre, et e soin vous regarde.

Hola !

EURIC

Madame ?

ELISABETH

425 Euric, Pour commander ma garde,
Du Comte de Morray je viens de faire le choix :
Ayez soin cette nuit d'obéir à sa voix.
Je l'ordonne.

Le COMTE de MORRAY

Charmé de cette confiance,
Je jure que vos jours sont en pleine assurance,
Et que vos ennemis n'iront point jusqu'à vous,
430 Qu'on ne m'ait vu, Madame, expirer sous leurs coups.
Si l'on ne m'a trompé, nous touchons presque à l'heure,
Que pour sa trahison le Duc croit la meilleure.
Pour flatter ses désirs Newcastle est d'accord,
De lui faire en secret ouvrir le premier port ;
Et moi, pour découvrir ses injustes pratiques,
435 Je me dois assurer de tous ses domestiques.
Je vais pourvoir à tout. Pour vous, qui tant de fois
Parûtes consommé à l'étude des rois :
Qui dès vos jeunes ans réduite à vous contraindre ;
Avec tant de succès apprîtes l'art de feindre ;
440 Jusqu'à ce que du Duc le sort soit éclairci,
Songez que le silence est nécessaire ici.

Il sort.

ELISABETH le rappelant.

Comte, pour cet ingrat la mort aura des charmes.
Des yeux qui l'ont séduit il obtiendra des larmes.
445 Pour lui faire un destin qui soit plus rigoureux,
Ne donnons le trépas qu'à l'objet de ses feux.
Ce sera pour ce traître une douleur mortelle,
D'adorer votre soeur, et de vivre sans elle :
Et ce qu'aura d'horrible un si funeste sort,
Lui seul de ce qu'il aime aura hâté la mort.
450 Ainsi ma cruauté, sans permettre qu'il meure,
Forcera le perfide à mourir à toute heure.
Et je l'accablerai par l'horreur de ma voir
Jouir de ma vengeance et de son désespoir.

Le COMTE de MORRAY

455 À languir dans la honte on pourrait le contraindre
Si de sa perfidie on n'avait rien à craindre.
Pour nous rendre le joug et le culte romain,
La Flandre est toute prête à lui tender la main.
Peut-être est-ce pour lui que le prince de Parme,
Aux ravages d'Ostende a cent voiles qu'on arme :
460 Et vous n'ignore pas que pendant une nuit,
Un peu de vent en poupe en ce lieu les conduit.
Pour éteindre en son sang le fureur qui l'anime,

Laissez-moi le surprendre en commettant son crime :
Vous n'hésitez plus à vouloir son trépas,
465 Quand de la trahison vous ne douterez pas.

SCÈNE II.

Elisabeth, Lancastre.

ELISABETH

Hé bien, Lancastre, hé bien ; tu vois ce qui se passe :
Dirait-on que le Duc eût une âme si basse ?
Parle sans me flatter ; jet e fais le témoin,
Si mes bontés pour lui pouvaient aller plus loin.
470 Je croyais sur son coeur ma puissance absolue.
Le traître.

LANCASTRE

À quoi, Madame, êtes-vous résolue ?

ELISABETH

À quoi, Lancastre ? Apprends que plus j'ai de bontés,
Plus je lui dois de haine et de sévérité.
Je ne lui devais pas tant de marques d'estime,
475 Qui sans doute en secret lui reproche son crime ;
Et plus de mes bienfaits, il fut favorisé,
Plus il est criminel d'en avoir abuse.
Je sais quelle justice à ses forfaits est due ;
Je la lui rendrai mieux qu'il ne me l'a rendue,
480 Et doublement coupable il me fera raison,
De son ingratitude et de sa trahison.

LANCASTRE

Croyez-vous de votre âme être assez la maîtresse,
Pour en banner d'abord ce qu'elle eut de tendresse ?
Et pour peu qu'il en reste à vous parler de lui,
485 Pour fléchir votre coeur est-ce un trop faible appui ?
Quand vous la sentirez vous demander sa grâce,
Prompte à le garantir du sort qui le menace,
La main qui l'éleva le soutiendra toujours :
Il vous dois sa fortune, et vous devra ses jours.

ELISABETH

Non, Lancastre, ma haine est due à son outrage.
Il fait de ma tendresse un trop mauvais usage
Plus je lui fais du bien, plus je m'en fais haïr ;
Et ce qu'il tient de moi, lui sert à ma trahir.
Te représentes-tu combien de fois le traître,
495 Que de mon lâche coeur j'avais rendu le maître
S'est avec ma rivale insolemment joué
De l'indiscret amour que j'avais avoué ?
Combien d'heureux moments, dont je leur tiendrai compte
Ont-ils passé tous deux à jouir de ma honte ?
500 Et tous deux de concert abusant de ma foi,
Combien de fois le jour triomphaient-ils de moi ?

Mais je mérite assez le tourment qui me gêne :
J'ai moi-même en ces lieux attiré cette reine ;
Chacun pour la sauver faisant des vœux secrets
505 Je la voulus moi-même observer de plus près :
Je la fis amener, sûre d'en mieux répondre,
Plutôt dans ce palais que dans la Tour de Londres ;
Et c'est là que le Duc la voyant chaque jour,
Pour ses yeux criminels à conçu tant d'amour.
510 Prisonnière, c'est peu : coupable, condamnée,
Qui croirait que pour elle on m'eut abandonnée,
Et qui, Lancastre, et qui ? Tu le sais, un ingrat,
Préférez par moi-même à plus d'un potentat

LANCASTRE

Si le Duc de Norfolk, que peut-être on opprime,
515 N'est peut-être envers vous que de ce dernier crime,
Jamais aucune loi n'a fixé de tourments,
Dont on ait vu punir les crimes des amants.
Cependant pour sa mort j'aperçois qu'on affecte,
Une si grande ardeur qu'elle est un peu suspecte.
520 Quand d'un crime d'état on se croit assuré,
On a fait son devoir dès qu'on l'a déclaré :
Empêcher qu'au coupable on ne laisse la vie,
C'est trop montrer, Madame, ou de haine ou d'envie ;
Et pour sauver le Duc si les remords sont vains,
525 Vous verrez que le Comte a de plus hauts desseins,
Il est jeune et sensible : et vos charmes ...

ELISABETH

Arrête.
Mes charmes ne font point de honteuse conquête.
S'il osait me tenir les discours que tu tiens,
Je lui vendrais bien cher de pareils entretiens.
530 Ton soupçon est injuste, et cela ne peut être.
Il sait trop quel il est pour s'oser méconnaître

LANCASTRE

Madame, pardonnez si j'ai cru que sa foi?

ELISABETH

Voici le Duc. Euric, demeurez avec moi.
Ma vie aux mains d'un traître est trop mal assurée.

SCÈNE III.

**Le Duc de Norfolk, Elisabeth, Euric,
Lancastre, Gardes.**

Le DUC de NORFOLK

535 Quoi ! Madame, si tard n'être pas retirée ?
Pendant qu'un plein repos règne dans vos États ;
Vous qui le procurez, vous n'en jouissez pas !
Donnez quelque relâche aux soins qui vous dévorent.
Vous exposez des jours que l'univers adore.

ELISABETH

540 L'intérêt de l'État m'impose cette loi.
Je me dois toute à lui puisqu'il est tout à moi.
Quelque soin que je prenne, il est toujours des traîtres
Qui suivent à grands pas leurs coupables ancêtres.
Tous qui ne craignent point qu'on vous manque de foi,
545 Sans avoir mes raisons, vous veillez comme moi.
Avez-vous eu du ciel un plu grand privilège ?

Le DUC de NORFOLK

Aux rigueurs du destin quelle vis exposai-je ?
Madame, et que m'importe, enfin, par quel secours,
Du malheur qui me fuit je termine le cours ?
550 À qui depuis six mois mes jours sont-ils utiles ?
Je donne à l'État que des désirs stériles.
Depuis que ma conduite est suspecte vos yeux,
Partout où je me vois je me trouve odieux :
Et poursuivi partout du remord qui me gêne,
555 De ne plus mériter les bontés de ma reine,
On doit peu s'étonner, quand tout m'ose trahir,
S'il n'est point de repos dont je puisse jouir.
Pour vous, de qui les jours tous rayonnants de gloire,
De tant d'heureux succès embelliront l'histoire
560 Vous ne pouvez, Madame, en avoir trop de soin
Conservez-les longtemps, le trône en a besoin.
Plus un règne si doux nous étale de charmes,
Plus à notre tendresse il en coûte d'alarmes.
La mal le plus léger que vous puissiez avoir,
565 Sur nos front désolés peint notre désespoir.
Préférez le repos à vos soins politiques.
Demain vous vous rendrez aux affaires publiques.
Demain?

ELISABETH

C'est assez, Duc. Votre zèle est si grand.
Qu'on ne peut résister à ce qu'il entreprend.
570 Je viens de reconnaître à ce conseil sincère,
Que malgré mes soupçons je vous suis toujours chère :
Et que je ne pouvais pour mon propre bonheur,
En de plus dignes mains déposer ma faveur.
Je vous la rends. Demain, pour jouir de ma grâce,

575 Reprenez aux Conseil la principale place.
Je vous fait après moi le premier en tout lieu.
Méritez mes bienfaits par votre zèle. Adieu.

En sortant.

Le perfide est contraint, ma présence le gêne.

SCÈNE IV.

Le Duc de NORFOLK, seul.

Ma trompez-vous mes sens ? Ai-je entendu la Reine ?
580 Quelle profusion fait-elle en ma faveur !
Et que lui reste-t-il à m'offrir que son coeur ?
Pour prix de ses bienfaits faut-il être infidèle ?...
Pardon, belle Stuard, si mon âme chancelle :
Et si pour un moment ébloui d'un faux jour,
585 Le devoir dans mon coeur a fait taire l'amour.
Eh ! n'ai-je pas juré que je perdrais la vie,
Avant que de souffrir qu'elle vous fut ravie ?
Je vous tiendrai parole ; ou mon sang répandu
Aura fait pour le moins tout ce qu'il aura dû.
590 Heureux si par ma mort la vôtre différé?

SCÈNE V.

Le Duc de Norfolk, Euric.

EURIC.

Dans son appartement la reine est retirée,
Seigneur ; et tout conspire à remplir vos souhaits.
Nous sommes assurés des portes du palais.
D'écossais généreux une troupe intrépide,
595 Doit servir à sa reine, et d'escorte et de guide.
Ces moments fortunes ne se retrouvent pas.

Le DUC de NORFOLK

De la reine captive allez hâter les pas.
Je vous attends.

SCÈNE VI.

Le Duc de NORFOLK, seul.

Ô ciel ! Vois pour qui je t'implore.
Avant que de ce lieu tu ramène l'aurore,
600 Attends qu'un long espace entre la reine et nous,
Ait mis ce que j'adore à couvert des coups.
Sauve de sa fureur une reine si belle.
Je suis trahi sans doute, Euric revient sans elle.

SCÈNE VII.

Le Duc de Norfolk, Euric.

Le DUC de NORFOLK

À la reine d'Écosse a-t-on manqué de foi ?
605 Parlez, Euric.

EURIC.

Seigneur, elle vient après moi.
Touché de la frayeur dont son âme est atteinte,
Je devance ses pas pour dissiper sa crainte.
Un peu d'émotion mêlée à ses attraits,
Vous le va faire voir plus belle que jamais.

SCÈNE VIII.

**Le Duc de Norfolk, Marie Stuard, Euric,
Gardes.**

Le DUC de NORFOLK

610 Venez, venez, Madame?

MARIE STUARD.

Ah ! Duc, que j'apprends
De vous rendre funeste une bonté si grande !
Si la reine en secret fait observer nos pas,
En voulant me sauver ne vous perdez-vous pas ?

Le DUC de NORFOLK

Vos jours en sûreté, quoique je puisse craindre,
615 Mon sort sera plus beau pour chercher à m'en plaindre.
Profitons du secours que nous offre la nuit.
Sortons, Madame? Ô Ciel ! D'où vient un si grand bruit ?

MARIE STUARD.

Quelle disgrâce ! Ah ! Duc, votre perte est certaine.

SCÈNE IX.

**Killegre, Marie Stuard, Le Duc de Norfolk,
Euric, Gardes.**

KILLEGRE

Hola, Gardes ? À moi : l'on veut trahir la reine.

Le DUC de NORFOLK

620 Ouvre les yeux, de grâce, et vois ce que tu fais.
Le bras que tu saisis t'a comblé de bienfaits.
C'est le duc de Norfolk qui cent fois?

KILLEGRE

Il m'importe.
Je suis sujet, Seigneur, et ce devoir l'emporte.

SCÈNE X.

**Elisabeth, Marie Stuard, Le Duc de Norfolk,
Lancastre, Killegre, Euric, Gardes.**

ELISABETH

625 Quel désordre, si tard, ose-t-on faire ici ?
C'est vous, Duc ! Juste ciel ! Mon ennemie aussi !

MARIE STUARD.

Qui ? moi, cote ennemie ? Eh, Madame?

ELISABETH

Ah le traître !
Enfin, ingrate, enfin, tu t'es donc fait connaître ?
À démentir mes yeux ose appliquer tes soins.
Ce sont, pour ton malheur, de fidèles témoins.
630 Ils ont vu ton faux zèle, et combien ma présence
Coûtait d'inquiétude à ton impatience:
Ces yeux qui pour le tiens n'ont jamais eu d'appas,
Ont vu ta perfidie, et verront ton trépas.
Je t'avais averti que je savais des traîtres,
635 Qui suivaient à grand pas leurs coupables ancêtres :
Et c'en était assez pour te faire sentir,
Que je voulais ta mort moins que ton repentir
Gardes, sans balancer, entraîner ce perfide.
Il faut que de son sort ma vengeance décide.

MARIE STUARD.

640 Songez-vous aux remords que vous vous préparez ?

ELISABETH

Qu'on les mette tous deux en des lieux séparés.
Ces coupables amants trouveraient trop de charmes,
À pouvoir l'un de l'autre adoucir les alarmes :
Jusqu'au moment fatal où l'on doit les punir,
645 Laissons au désespoir à les entretenir.

À Euric.

Vous dont le zèle ardent vient ici de paraître,
Qui pour m'être fidèle avez trahi ce traître,
Ayez soin d'assembler demain à mon réveil
Les Pairs accoutumés à tenir mon conseil.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

Elisabeth, Lancastre.

LANCASTRE

650 Non, Madame, les Pairs ne viennent pas encore.
Vous vous êtes levée aussitôt que l'aurore.
Tant qu'a duré la nuit votre esprit agité,
N'a laissé nul repos à votre majesté.

ELISABETH

A-t-on donné mon ordre ? Amène-t-on le traître ?

LANCASTRE

655 Oui, Madame ; vous l'allez voir paraître.

ELISABETH

Et les Comtes !

LANCASTRE

Madame, ils vont entrer tous deux.

ELISABETH

Pour immoler le Duc je veux m'assurer d'eux.
Ils ont pour ce perfide une haine mortelle.

SCÈNE II.

**Elisabeth, Le Comte de Morray, Le Comte de
Newcastle, Lancastre.**

ELISABETH

Comtes, depuis longtemps je connais votre zèle.
660 Vos vœux les plus ardens vont au bien de l'État ;
Et d'un ingrat sujet vous savez l'attentat.
Content de vos soins, et princesse équitable,
Je vous fais tous deux pairs, et juges du coupable :
Il vient. Souvenez-vous que ce billet fatal
665 L'accuse, le convainc d'un crime capital :
Et que traître une fois, il est de la justice
D'empêcher désormais que l'ingrat me trahisse.
Allez.

SCÈNE III.

Elisabeth, Le Duc de Norfolk.

ELISABETH

Elle fait signe aux gardes de sa retirer.

Approchez, Duc. Si le ciel l'eût permis,
Vous alliez contre nous servir nos ennemis.
670 Si le Duc de Norfolk nous déclarait la guerre,
Contre un héros si grand que ferait l'Angleterre
Qui prendrait son parti dans un pareil malheur,
La voyant attaquée avec tant de valeur ?
Le ciel, qui des États prend toujours la conduite
675 A vu trop de péril à souffrir votre fuite.
Il a mis un obstacle avec juste raison?

Le DUC de NORFOLK

Madame, un tel discours n'est guère de raison.
Cette faible valeur dont je vois qu'on se joue,
N'a rien fait jusqu'ici que la gloire n'avoue,
680 Et pour nous épargnez des discours superflus,
Votre État chancelait, et ne chancelle plus
La mort qu'on ma prépare est le digne salaire?

ELISABETH

Et qu'as-tu fait, ingrat, qu'un autre eût pu faire ?
Quel autre encore plus loin eût porté ses exploits,
685 Si je l'eusse honoré de tes mêmes emplois ?
Ne me reproche point quelque faible victoire,
Dont je faisais du bruit pour te combler de gloire :
Tant je goûtais de joie à trouver un moyen
De t'acquérir un nom qui fut digne du mien.
690 Tout autre que toi, aurait plus fait peut-être,
Et n'aurait pas acquis l'infâme nom de traître.

Le DUC de NORFOLK

Au gré de votre haine avancez mon trépas ;
 Mais de noms odieux ne me noircissez pas.
 En quelque lieu du monde où l'on m'ait vu paraître,
 695 Jamais à mon devoir on ne m'a vu traître :
 C'est un crime trop bas au rang où je me vois,
 Pour tenter la vertu d'un home tel que moi.

ELISABETH

Et quand d'une princesse odieuse, coupable,
 Jet e nommai le juge, et te crus équitable,
 700 Séduit par le pouvoir de ses honteux appas,
 Pour lui sauver le jour ne ma trahis-tu pas ?
 Les Pairs qui depuis toi l'ont mieux examinée,
 D'une commune voix l'ont d'abord condamnée.
 En donnant cet arrêt n'ont-ils pas consulté ?

Le DUC de NORFOLK

705 Oui, Madame, vos vœux et non pas l'équité.
 Pour moi, qui ne cherchais qu'à vous montrer mon zèle
 Dans le funeste emploi que je reçus contre elle,
 Et qui par vos discours instruit de sa fureur,
 Avait conçu pour elle une invincible horreur ;
 710 Contre tous ses appas m'étant mis en défense,
 Sa beauté sur mon coeur n'eut aucune puissance ;
 Et ma sévérité repoussant tous ses traits,
 Envisageait son crime et non pas ses attraits.
 Pour mieux le découvrir, vous le savez, Madame,
 715 Je voulus pénétrer dans le fond de son âme :
 Mes souhaits sur ce point furent tous accomplis,
 Et j'en développais jusqu'au moindre replis.
 Qui trouvai-je ? Parlons : la vérité l'ordonne.
 Loin d'aucun attentat contre votre couronne ;
 720 Loin d'une avidité à verser votre sang
 Pour s'ouvrir une voie à votre auguste rang ;
 Je trouvais dans l'opprobre une reine incapable.
 De former un d'sir qui put être coupable.
 Je trouvai la vertu que l'on tyrannisait
 725 Sans se plaindre un moment des maux qu'on lui faisait.
 Je vis la cruauté, le mensonge, la haine
 Poursuivre le trépas de l'innocente reine,
 Qui préférant la gloire à de fragiles biens,
 Pour conserver vos jours eut donné tous les siens.
 730 Enfin, je fus surprise dans cette conjoncture
 De voir tant d'injustice, et si pue de murmure ;
 Et mon coeur de retour de sa prévention,
 Ne put se refuser à la compassion.
 Je ne présomais pas qu'une princesse illustre
 735 M'eut confier son nom pour en tenir le lustre,
 Et par quelle raison l'aurais-je présumer ?
 À flatter l'injustice étais-je accoutumé ?
 J'ai tâché, les effets ont dû vous en instruire,
 D'augmenter votre gloire, et non de la détruire.
 740 Mon corps percé de coups vous est un sûr garant
 Qu'entre vos pairs et moi le zèle est différent.
 Ces pairs, qui vers le crime ont des pentes rapides,

De votre sang peut-être un jour seront avides.
Quel exemple, Madame, allez-vous effrayer ?
745 Et quel affreux chemin leur faites-vous frayer ?
Assassins d'une reine, à la moindre querelle,
Ils feront contre vous ce qu'ils ont fait contre elle :
Et ce crime impuni va suffire aux anglais
Pour les autoriser à proscrire leurs rois.

ELISABETH

750 Va ? Tu noircis en vain de juges équitables.
Jamais de perfidie ils n'ont été coupables.
Animés d'un pur zèle ils périraient pour moi
Si j'avais fait pour eux ce que j'ai fait pour toi.
Est-il quelque grandeur que je t'ai interdite ?
755 Jusques dans tes défauts je trouvais du mérite.
Si le trône à tes yeux eut offerts des appas
Pour t'y faire monter jet e tendais les bras.
Mon coeur que tu charmais, avide de te plaire,
Te montrais le chemin qui te restais à faire.
760 Je t'aimais : je fis plus, je t'en fis un aveu
Qui me coûta beaucoup, et qui te touché peu.
Vois maintenant, vois, lâche, où tu te précipites !
Vois quel était ton choix, et vois ce que tu quittes !
Envisages de près, pour t'accabler d'ennuis
765 L'échafaud qui t'attend et le trône où je suis.
Quel indigne beauté vient de te rendre traître !
Proscrite, abandonnée?

Le DUC de NORFOLK

Et devrait-elle l'être ?
Quel spectacle à nos yeux allez-vous étaler,
Madame ? Et que de droits faites-vous violer ?
770 De quelles nations obtiendrez vous l'estime ?
On opprime une reine, et vous souffrez ce crime ?
D'une injuste poursuite on n'est pas à couvert
Dans l'asile sacré que vous avez offert !
Lorsqu'à quitter son trône elle se vit réduite,
775 Était-ce en Angleterre où l'adressait sa fuite ?
Pour l'attirer à vous ne jurâtes-vous pas ?
De la rendre paisible au sein de ses États ;
Et de faire à l'Écosse une guerre immortelle
Si jamais à sa reine elle était infidèle ?
780 Qui de votre injustice aurait eu du soupçon ?
Vous avez oublié cette auguste leçon,
Que si la vérité si souvent violée
Pour le malheur du monde en était exilé,
Il faudrait qu'en tout temps par un glorieux choix
785 Elle se retrouvât dans la bouche des rois.

ELISABETH

Laisse-là mon devoir, et songe au tien, perfide.
Ton trépas?

Le DUC de NORFOLK

Son aspect n'a rien qui m'intimide :
Souvent pour votre gloire ou pour vos intérêts

Contre vos ennemis je l'ai vu d'assez près.
 790 Et pour la vérité qui m'est cent fois plus chère,
 Quelque honteux qu'il soit il ne m'alarme guère.
 C'est elle qui m'oblige à jurer à vos yeux
 Que sans trahir l'État j'abandonnais ces lieux.
 Arracher au supplice une reine innocente
 795 Ce n'est pas un forfait dont mon coeur se repente/
 Je jure que tranquille en son funeste sort
 Sans se plaindre de vous elle attendait la mort :
 Que touché du malheur où vous l'avez réduite,
 Sans avoir son aveu je ménageai sa fuite ;
 800 Qu'à ce dessein fatal, que le ciel a rompu
 Elle s'est oppose autant qu'elle a pu :
 Que jamais de mon coeur un désir téméraire
 N'a fait connaître au sien qu'il cherchait à lui plaire !
 Que mon respect pour elle égale ses appas ;
 805 Et qu'enfin si je l'aime, elle ne le sait pas.

ELISABETH

Du plus énorme crime avoir été capable,
 C'est donc envers l'État ne pas être coupable ?
 Et de mon coeur tranquille avoir troublé la paix,
 Ce n'est pas à ton gré le plus noir des forfaits ?
 810 De ton sang odieux tu me vois plus avide
 Que tu ne fus ingrat, que tu ne fus perfide ;
 Deux fois digne de mort, que n'est-il à mon choix
 De te faire à mes yeux mourir autant de fois !
 Au moins ma volonté, qu'il faut qu'on accomplisse
 815 Est que pour chaque crime on invente un supplice ;
 Et que par des tourments dont tu n'expies pas,
 Tu tentes à loisir les horreurs du trépas.

Le DUC de NORFOLK

Hé bien, assouvissez votre cruelle envie.
 Au milieu des tourments laissez durer ma vie.
 820 Par l'espoir du salaire animez vos bourreaux
 À me faire éprouver des supplices nouveaux.
 Je n'ai pas attendu que ma mort fut si proche,
 Pour m'avouer ingrate et m'en faire un reproche ;
 Mais né votre sujet, nourri dans votre cour,
 825 Mon respect, malgré moi, m'interdisait l'amour.
 Tandis que de mon sang j'ai pu payer vos grâces,
 Partout où l'on m'a vu j'en ai laissé des traces :
 Et ma reconnaissance écrite en tant de lieux,
 Assure à ma mémoire un destin glorieux.
 830 Si mon coeur qu'avec soin vous cherchez à confondre,
 À vos tenders bontés n'a pu si bien répondre ;
 Si par d'autres attrait il s'est laissé toucher,
 C'est tout ce qu'à ma foi vous pouvez reprocher.

ELISABETH

C'est tout ce qu'à ta foi je puis reprocher, traître !
 835 Vois cette lettre, vois. Peux-tu la méconnaître.

Elle lit.

Sauvez le sang de tant de rois

Que s'apprête à répandre une main odieuse :
Pour s'immortaliser on ne peut faire un choix
D'une action plus glorieuse.
840 Résolus de prêter la main
À votre généreux dessein,
De nos meilleurs vaisseaux la mer sera couverte ;
Et s'il faut dans la suite un puissant secours,
Nous finirons la paix, et ferons guerre ouverte,
845 Pour assurer de si beaux jours.

Elle continue.

Tu pâlis, malheureux, et ton crime t'alarme.
Cette coupable lettre est du prince de Parme.
Ridolf, ce confident par toi-même choisi,
Arrêté de ma part s'en est trouvé saisi.
850 Que peux-tu m'opposer pour détruire ce crime ?

Le DUC de NORFOLK

Rien. Ce billet surpris rend ma mort légitime.
Non que prêt à mourir en victime d'État
Je puisse être accusé d'aucun autre attentat,
Que d'avoir essayé d'obtenir un asile,
855 Où la reine d'Écosse eut un abri tranquille.
Examinez l'écrit qui paraît à vos yeux :
Examinez ?

Le DUC de NORFOLK

Les Pairs l'examineront mieux.
Ils doivent s'assembler dans la sale prochaine.
Comme ta trahison ma vengeance est certaine.
860 Pour en jouir plus tôt je veux dès ce moment,
Exposer ma rivale au plus cruel tourment.

Aux gardes.

Hola ? Faites venir la reine prisonnière
Ma joie en t'accablant ne serait pas entière,
Si le même courroux qui termine ton sort
865 Lui laissait ignorer ma vengeance et ta mort.
C'est un plaisir pour moi qu'aucun autre n'égale,
De trouver cette voie à punir ma rivale ;
Et puisqu'on ne peut rompre un si honteux lien,
De te percer le cœur pour mieux trouver le sien.
870 Je sais que ton malheur va lui coûter des larmes ;
Que c'est à ton amour offrir de nouveaux charmes ;
Mais de ma cruauté ce sont les derniers traits :
Plus tu seras sensible à ce qu'elle a d'attraits,
Plus au gré de mes vœux la mort qui t'en sépare,
875 À ton cœur attendri va paraître barbare.
Voici cette beauté si digne de ton choix :
Montre-lui ton amour pour la dernière fois.
Gardes, laissez-les seuls ; et maîtres de la porte.
Empêchez seulement qu'aucun d'entre ou ne sorte,
880 Il y va de vos jours à répondre des leurs.

SCÈNE IV.

Marie Stuard, Le Duc de Norfolk.

MARIE STUARD.

Hé bien, Duc ! Vos bontés augmente mes malheurs.
Quelle fatalité vous inspirera l'envie,
De prodiguer vos jours pour conserver ma vie ?
J'ai fait ce que j'ai pu pour vous en empêcher ;
885 Et tout ce que j'ai fait ne vous a pu toucher.

Le DUC de NORFOLK

J'attendrai le trépas l'âme ferme et tranquille,
Si mon sang répandu vous devenait utile ;
Mais tel est de mon sort l'inflexible courroux,
Que je me sacrifie, et ne fais rien pour vous.
890 Que dis-je ? C'est moi seul dont le secours funeste
Fait que dans ce moment nul espoir ne vous reste,
Si jamais de vos jours je n'avais pris soin,
Peut-être votre mort serait-elle encore loin.
Le ciel qui dans nos coeurs voit tout ce qui se passé,
895 Du zèle qui m'anime a condamné l'audace ;
Et n'a pu consentir que vous dussiez vos jours
Aux efforts impuissants d'un si faible secours.

MARIE STUARD.

Si le ciel équitable à ma fuite s'oppose,
De son juste courroux je suis la seule cause :
900 Innocente à vos yeux de meurtres, d'attentats,
Il est d'autres forfaits dont je ne le suis pas.
Pour vous, qui renoncez au rang le plus auguste
Lorsqu'il faut y monter par une voie injuste.
Vous qui de la faveur si longtemps revêtu,
905 N'eûtes pour ennemi que ceux de la vertu ;
Qui de tous les bienfaits dispensateur fidèle,
Des ministres d'État devîntes le modèle ;
Et laissâtes à tous l'exemple généreux,
De répandre les dons qu'ils retiennent pour eux ?
910 Vous, enfin, qui sans fraude ayant été mon juge
Vouliez à l'innocence assurer un refuge,
Quel crime avez-vous fait pour souffrir le trépas ?

Le DUC de NORFOLK

Madame, j'en sais que je ne vous dis pas,
Si vous aviez appris ce crime qui vous touché,
915 Il serait condamné de votre propre bouche :
Et j'ai peur qu'avec moi vous ne fussiez d'accord,
Que l'on me rend justice en me donnant le mort.
Tant que votre bonté présume qu'on m'opprime,
Je me flatte en mourant d'emporter votre estime ;
920 Et si j'avais parlé, vos mépris éclatants,
Joindraient trop d'amertume au trépas que j'attends.

MARIE STUARD.

Moi, des mépris ! Ah ! Duc, qu'un tel soupçon m'offense !
Je puis manquer de tout, hors de reconnaissance.
C'est moi qui vous expose aux mouvements jaloux ?

Le DUC de NORFOLK

925 Et qu'est de plus beau que de mourir pour vous,
Madame ? À quel affront qu'Elisabeth me livre,
Pour un plus grand sujet puis-je cesser de vivre ?
Des peuples à venir votre nom respecté
Va mettre pour jamais le mien en sûreté.
930 Heureux si le destin qu'il faut que je subisse,
Quand mes tristes jours je fais un sacrifice,
Me peut faire expier pour un trépas si doux,
Le crime que j'ai fait de soupirer pour vous !

MARIE STUARD.

Ô ciel !

Le DUC de NORFOLK

Vous jugez qu'il m'eut été facile,
935 De supprimer l'aveu d'une ardeur inutile,
Si je n'eusse espéré que d'un crime si grand,
J'obtiendrai le pardon au moins en expirant.
Le temps que je choisis pour parler de ma flamme,
Montre qu'aucun dessein n'est entré dans mon âme ;
940 Et que de vos appas le pouvoir absolu,
A fait aller mon coeur plus loin qu'il n'a voulu.
J'ai brûlé, j'ai languis ; j'ai plus fais, j'ai su taire
Cet amour malheureux, ce crime involontaire :
Et j'attends pas respect à vous le faire voir,
945 Qu'un trépas assuré m'interdise l'espoir.

MARIE STUARD.

À quelque ignominie où l'on m'ait condamnée,
Je n'ai point oublié de quel sang je fus née
Pour en trouver la source en mes premiers aïeux,
Il faudrait remonter au temps des faux dieux.
950 Et le reste d'un sang dont le force féconde,
A depuis deux mille ans donné des rois au monde,
Au rang le plus sublime a d'assez justes droits,
Pour devoir n'écouter que les soupirs de rois.
Je ne m'attendais pas, pour surcroît de misère,
955 Au surprenant aveu que vous venez de faire :
Pour essayer du sort les plus rigoureux coups
Il ne me restait plus qu'à me plaindre de vous.
Si votre coeur sensible au malheur qui m'opprime
A pris en ma faveur des sentiments d'estime ;
960 Si des attrait pros crits vous ont fait soupirer ;
Quel moment prenez-vous pour me le déclarer !
Si d'un feu qui me perd j'eusse été mieux instruite
Me serais-je avec vous exposée à la fuite ?
Ce que la médisance osera publier

965 Chez tous les rois voisins va me calomnier.
On dira que le juge épris de la coupable
À l'objet de ses feux s'est montré favorable ;
Et que dans un arrêt qu'un tel juge a dicté
L'amour eut plus de pratique n'en eut l'équité.
970 Ah Duc, qui de mes maux avez vu la constance,
Quel indice cruel contre mon innocence !
Quelque juste envers moi qu'ait été votre arrêt
L'amour auprès d'un juge est un grand intérêt.
Que ne chassiez-vous, Duc, cet amour de votre âme ?
975 Que ne bannissiez-vous?

Le DUC de NORFOLK

Et l'ai-je pu , Madame ?
Si les hautes vertus ont droit de tout charmer
Était-il de mon choix de ne pas vous aimer ?
Tant que j'ai de la reine ignorer l'injustice
De sa haine pour vous on m'a vu le complice :
980 Ennemi des forfaits qu'on vous ose imputer
Je trouvais de la gloire à vous persécuter.
Enfin, Madame, enfin, s'il faut parler sans feindre,
D'un juge prévenu vous aviez tout à craindre ;
Et pour être innocente à des yeux corrompus
985 Il ne fallait pas moins que toutes vos vertus.
D'abord de leur éclat eut défile ma vue
D'une secrète horreur j'eus longtemps l'âme émue ;
Et contre Elisabeth un violent courroux
Ma déguisa l'ardeur que je sentais pour vous.
990 Plus entre vous et moi le ciel mit de distance
Moins à vous offenser je voyais d'apparence :
Sur la foi d'un respect qui ne me quittait pas,
J'adorais vos vertus, j'admirais vos appas :
Si j'eusse osé prévoir qu'ils pouvaient me surprendre,
995 En fuyant le péril j'aurais su m'en défendre ;
Mais votre auguste rang, et mon cruel devoir
Semblaient me dispenser de craindre et de prévoir.
Je croyais être sûr en cherchant à vous plaire,
Que mon zèle tout seul m'obligeait à la faire :
1000 Et j'ignorais, Madame, en prenant ce parti,
L'amour le plus puissant qu'on ait jamais senti.
Tout pur qu'est cet amour mes désirs ne prétendent?

SCÈNE V.

Killegre, Marie Stuard, Le Duc de Norfolk.

KILLEGRE

Les pairs sont assemblés, Seigneur, et vous attendent.
On me vient d'ordonner dans le même moment
1005 De vous faire rentrer dans votre appartement,
Madame.

Le DUC de NORFOLK

Adieu, Madame. Une autre destinée
Termine de vos jours la course infortunée.
Quels que soient les tourments qui me sont préparés
Mes maux les plus cruels sont ceux que vous aurez,
1010 Que la mort qui m'attend serait digne d'envie
Si le jour que je perds vous conservait la vie !
Mais du sort le plus rude éprouvant le courroux
Pour tout fruit de mes soins je meurs haï de vous.
Ne me condamnez pas au plus grand des supplices :
1015 Vos vertus de mon crime ont été les complices :
En vain à mon respect je m'étais confié ;
Séduit pas leur pouvoir je me suis oublié.
Peut-être que la reine après mon sort funeste
De vos jours précieux épargnera le reste.
1020 Puisse le juste ciel en finissant les miens
Vous affranchir de maux et vous combler des miens.

MARIE STUARD

Puisse du juste ciel la sagesse profonde
Qui vous ôte avant moi des misère du monde,
Pour remplir mon attente, et mes vœux les plus doux,
1025 M'appeler à la mort un moment après vous.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

**Le Duc de Norfolk, Le Comte de Newcastle,
Gardes.**

Le Comte de NEWCASTLE

Oui, Seigneur, je vous plains, une chute si prompte?

Le Duc de NORFOLK

D'un home tel que toi la pitié me fait honte.
Retire-toi.

Le Comte de NEWCASTLE.

La reine attend l'ordre sacré
Dont sa main autrefois vous avait honoré.
1030 Cette pompeuse marque, en ce lieu si chérie,
Sous le fer d'un bourreau lui semblerait flétrie.
Elle m'envoie exprès pour vous la demander.

Le Duc de NORFOLK

Mon sort est d'obéir, le sien de commander.
Pour en faire un présent que l'avenir abhorre,
1035 De cette illustre marque il faut qu'elle t'honore.
Ton zèle pour l'État la rend digne de toi :
Tu lui viens d'immoler ton honneur et ta foi :
Après ce coup d'essai, ton penchant pour le crime
Te peut faire prétendre au rang le plus sublime ;
1040 Toi qui né dans la boue y serait demeuré
Si ma compassion ne t'en eut retiré.
Tiens, reporte à la reine un présent, qui sans doute,
Devait m'appartenir par le sang qu'il me coûte :
Et pour jouir en paix de ton malheureux sort
1045 Hâte, si tu le peux, les moments de ma mort.
Tout méchant que tu sois, quelque effort que tu fasses,
Tu ne peux en un jour oublier tant de grâces :
De mes bienfaits passez le souvenir présent
Est un bourreau secret dont tu n'es as exempt.
1050 Encore un coup, crois-moi, fais hâter mon supplice.
Je t'en cause un trop grand si tu te rends justice.
Des crimes de ta vie achèves le plus noir ;
Et ne m'expose plus à l'horreur de te voir.

1055 Gardes, je voudrais bien dans mon malheur extrême,
Pouvoir quelques moments réfléchir sur moi-même.
Dans un lieu plus tranquille accompagnez mes pas.
Sa présence est pour moi pire que le trépas.

Le Comte de NEWCASTLE.

Ô ciel ! À quelle honte aujourd'hui je m'expose !

SCÈNE II.

**Le Comte de Morray, Le Comte de Newcastle,
Gardes.**

Le Comte de MORRAY

À prévenir vos vœux la reine se dispose
1060 Tantôt dans la chaleur d'un aveugle courroux,
Pour condamner le Duc elle a fait le choix de nous :
Sûre que notre voix à ses désirs propices
Suivrait sa passion plutôt que la justice.
Quatre autres vieillards, consommez dans les lois,
1065 Dont jamais la faveur n'a corrompu la voix,
Auraient pu le soustraire à ce destin funeste
Si je n'avais eu l'art de séduire le reste ;
Et de leur arracher leurs suffrages douteux
Par de légers bienfaits que j'ai versé sur eux.

Le Comte de NEWCASTLE

1070 Je ne puis plus, Seigneur, faire un pas en arrière.
Il faut que malgré moi j'achève ma carrière.
Après mille bienfaits honteusement déçus,
J'assassine un héros dont je les ai reçus.
Avant que de vous voir je détestais le crime ;
1075 Vous m'avez fait braver la honte qu'il imprime ;
Un appas de grandeur a corrompu ma foi :
Et si vous l'oubliez lors que vous serez roi,
De méchant à méchant, quoique l'on se promette,
L'union la plus forte est toujours imparfaite,
1080 Et jusques sur le trône où vous serez assis
Vous me feriez raison des mes forfaits trahis.
Une belle action offre au moins pour salaire
À celui qui la fait, la plaisir de la faire :
Mais des crimes perdus ne laissent après eux
1085 À qui les a commis qu'une désespérance affreuse.

Le Comte de MORRAY

Quelle indigne pitié vous émeut, vous alarme ?
Quoi dès le premier crime un remords vous désarme !
Est-ce le prix trop abject pour vous encourager
Que l'espoir glorieux d'un trône à partager ?
1090 Ne donnons pas à l'amour de la reine
D'examiner l'arrêt qu'a fait rendre sa haine.
Pendant que son courroux l'aveugle, et la séduit,
Assurons notre crime, et cueillons-en le fruit.
Pour immoler le Duc la hache est déjà prête.

- 1095 Allez secrètement faire tomber sa tête ;
Pendant que de ma soeur, sujette aux mêmes lois,
J'irai sonder l'esprit pour la dernière fois.
Quand je perds mon rival, une fureur égale
Semble animer la reine à perdre sa rivale ;
1100 Et peut-être ce jour ne se passera pas
Sans être signalé par un double trépas.
J'ai déjà fait?

Le Comte de NEWCASTLE

Seigneur, je vois venir la reine.

SCÈNE III.

**Elisabeth, Le Comte de Morray, Le Comte de
Newcastle, Gardes.**

ELISABETH

- Ne vous opposez pas au penchant qui m'entraîne,
Comtes. Quelque fierté que m'inspire mon sang
1105 Le repos de mon coeur m'est plus cher que mon rang.
Pour éteindre une ardeur que j'ai laissé trop croître,
À de nouveaux mépris je veux forcer une traître.
Faites venir le Duc, Gardes.

Le Comte de MORRAY

Que faites-vous,
Madame ?

ELISABETH aux gardes

Obéissez ou craignez mon courroux.

Le Comte de MORRAY

- 1110 Vous frémissez pour lui du sort qui le menace :
Et s'il pousse un soupir il obtiendra la grâce,
Madame.

ELISABETH

- S'il l'obtient, vous saurez à quel prix,
Et peut-être tous deux en serez-vous surprise.
Jamais contre l'ingrat je ne fus plus émue.
1115 Je demande à le voir, et j'abhorre sa vue.
Tantôt à ma douleur ne pouvant résister
De con coupable amour je cherchais à douter :
Je l'ai joint à l'objet pour qui son coeur soupire,
Dans l'espoir que la mort l'allait faire dédire ;
1120 Ou que dans un palais plein d'un nom redouté
L'infidèle, du moins, craindrait d'être écouté.
Mais, méprisant la mort, et bravant ma puissance,
Rien n'a pu le contraindre à garder le silence.
De l'air tendre et touchant dont il s'est exprimé,
1125 Jamais de plus d'amour on ne fut enflammé.
L'ingrat, qui me préfère une indigne rivale,

Trouvait-il dans ses fers une fortune égale ?
Elle le fait mourir : et je l'aurais fait roi,
Si ce qu'il sent pour elle il l'eût senti pour moi.
1130 Le voici. Demeurez. Quoi que son air menace,
Je veux de ce perfide humilier l'audace :
Et pour peu qu'il s'échappe à braver mon courroux,
Pour me venger de lui j'aurai besoin de vous.

SCÈNE IV.

**Elisabeth, Le Duc de Norfolk, Le Comte de
Murray, Le Comte de Newcastle, Gardes.**

ELISABETH

Un reste de bonté dont s'indigne mon âme,
1135 Ma faire faire des pas que j'ai peur qu'on ne blâme.
Ceux que noircit le crime, et qu'ont proscrit les lois
Souillent de leur aspect la majesté des rois.
Je passe en ta faveur par dessus ces maximes,
Quelque horreur que pour toi m'aient inspiré tes crimes :
1140 Et pour récompenser d'assez faibles exploits
Je veux fermer les yeux sur ce que je me dois.
Conçois-tu, malheureux, une infamie égale
À l'ardeur criminelle où ton Coeur se ravale ?
Comblé par mes bontés et de gloire et de biens
1145 Pouvais-tu choisir de plus honteux liens ?
Depuis deux mois entiers que des lois légitimes
Dans le reine d'Écosse ont puni tant de crimes,
Qu'offrait-elle à tes yeux que d'indignes attraits ?
Le jour qu'elle respire est un de mes bienfaits.
1150 J'ai pu deux mois plus tôt trancher sa destine ;
Et tu n'ignores pas qu'elle était condamnée.

Le DUC de NORFOLK

Condamnée ! Eh Madame, ayez soins de vos droits ;
Ce mot injurieux n'est point fait pour les rois.
Dans le gloire suprême où la gloire les fait naître,
1155 Maître de tout le monde, il n'ont que Dieu pour maître.
La reine qu'on opprime, et dont il est l'appui,
De tout ce qu'elle a fait n'est comptable qu'à lui.
Mais fut-elle sujette, et non reine absolue,
De quels crimes, Madame, est-elle convaincue ?
1160 Pour noircir sa mémoire apprenez-moi les tous !

ELISABETH

D'avoir fait lâchement massacrer son époux.
D'avoir dans mes états, où tout était tranquille,
Attenté sur mes jours, violé son asile,
Attiré l'étranger, corrompu mes sujets.
1165 Voilà quelle est ma plainte, et quels sont ses forfaits.

Le DUC de NORFOLK

On vous trompe, Madame, elle a l'âme trop belle :
Son plus austère juge est plus coupable qu'elle.

Vous souffrez, cependant, qu'on l'envoie au trépas
Pour des crimes forgés, que vous ne croyez pas.
1170 à des pairs corrompus dont la vue épouvante
Vous livrez sans scrupule une reine innocente.
Votre haine obstinée à finir ses destins
Érige un tribunal d'un amas d'assassins.
Il en est un, Madame, où règne un autre juge
1175 Qui donne à l'innocence un éternel refuge :
La plus grand roi du monde y paraît sans appui ;
Et s'il n'a des vertus, rien n'y parle pour lui.
Comme il est de son dieu la plus parfaite image,
Dans ce degré sublime il lui doit avantage ;
1180 Et devient responsable, après tant de bienfaits,
Et des crimes qu'il souffre, et de ceux qu'il a faits.
Si vous pouviez, Madame, oublier votre haine,
Et voir sans passion une adorable reine,
À de lâches sujets sous le vice abattus,
1185 Devenue odieuse a force de vertus :
Si par vos propres yeux vous vouliez la connaître,
Et non sur le rapport que vous en fait un traître,
Qui pour essai de crime a conçu sans effroi
L'exécration dessein d'assassiner son roi?

Le Comte de MORRAY

1190 Imposteur ! Le respect qu'ici vous devez rendre?

ELISABETH

C'est un désespéré qui ne sait où se prendre.
Pour se venger de vous, qui l'avez condamné,
Il voudrait avec lui vous avoir entraîné.
Effrayé du péril qui son crime lui montre
1195 Il s'attache en coupable à tout ce qu'il rencontre,
Et loin que le perfide implore ma pitié
Il croit pas un mensonge être justifié.

Le DUC de NORFOLK

Et de quelle pitié vous croirais-je coupable
En faveur d'un sujet que vous trouvez coupable,
1200 Si d'une reine auguste à qui le sang vous joint,
L'innocence est connue, et ne vous touche point ?
Prêt à perdre le jour, si je parle pour elle
Ce n'est point en amant, c'est en sujet fidèle,
Qui voudrait en mourant vous pouvoir dérober
1205 Au crime où malgré vous on vous force à tomber.
Jusqu'ici votre règne heureux de l'Angleterre,
A porté votre nom aux deux bouts de la Terre ;
De l'aurore au couchant les plus augustes rois
Briguent votre alliance, ou craignent vos exploits :
1210 Pour rendre désormais votre gloire immortelle
D'une reine opprimée embrassez la querelle :
Elle est de même rang, de même autorité,
Enfin de même sang que votre majesté.
De vos sacrés aïeux laissez en paix la cendre :
1215 C'est leur sang le plus pur qu'on s'apprête à répandre :
Du fond de leur cercueil ils empruntent ma voix
Pour vous représenter qu'on viole leurs droits.
Méprisez les conseils des ces petites âmes

1220 Que le courroux du ciel a voulu rendre infâmes :
Le soin de s'agrandir par d'injustes moyens?

ELISABETH

Je les veux suivre, Traître, et mépriser les tiens.
Si je prends leur conseil, j'en connais le justice,
Ils m'animent tous deux à hâter ton supplice :
Leur zèle impatient en presse d'appareil ;
1225 Et je n'hésite point à suivre ce conseil.
Va, lâche, va périr par une main infâme :
Va prouver ta confiance à l'objet qui t'enflamme ;
En te précipitant du degré le plus haut,
Va de ton sang impur rougir un échafaud.
1230 Ce sang qu'en divers temps ont noirci tant de crimes,
Ce sang toujours rebelle à ses rois légitimes,
S'est vu par ses forfaits par l'acier d'un bourreau
Privé plus d'une fois des honneurs du tombeau
Tu serais le premier de ta race odieuse
1235 Qu'eut rendu mémorable une mort glorieuse :
Ton père et aïeul, dont tu sais le destin,
De la honte où tu cours t'ont frayé le chemin :
C'est sur un échafaud qu'ils ont cessé de vivre ;
Tu dégénérais en manquant à les suivre,
1240 Et le remords vengeur qui suit la trahison
Fut toujours insensible à ceux de ta maison.

Le DUC de NORFOLK

Madame, je ne puis, à ce torrent d'injures,
De mon coeur qu'on déchire étouffer les murmures :
Tant que votre courroux m'a pris seul pour objet
1245 Je ne suis point sorti du devoir d'un sujet :
Mais quand de mes aïeux on terni la mémoire,
Quand de leur destinée on déguise la gloire ;
Leur sans qui sans opprobre est venu jusqu'à moi,
Me défend de manquer à ce que je leur dois.
1250 Mon père et mon aïeul, dont vous taisez les crimes,
De leur religion volontaires victimes,
Préférèrent les fers, la torture, la mort,
Aux appas séducteurs dont on flattait leur sort.
Voilà les grands forfaits dont ils furent coupables.
1255 Voilà les trahisons dont nous sommes capables.
Voilà pour quel sujet le glaive d'un bourreau
A privé mes aïeux des honneurs du tombeau.
Qui voudrait d'aussi près examiner de plus justes causes.
Vous m'entendez.

ELISABETH

Oui, traître, et tu ne peux jamais
1260 Faire aller plus avant ma haine et tes forfaits.
Je ne sais rien en moi susceptible d'outrage
Qui ne ton lâche coeur n'ait éprouvé la rage.
Quand j'aurais oublié tes autres attentats,
Ta dernière insolence est digne du trépas :
1265 Mais, perfide, ta reine est assez magnanime
Pour porter sa clémence aussi loin que ton crime :
T'en laisser malgré toi le honteux souvenir
C'est la tourment affreux dont je veux te punir.

Ma bonté fatigue autant qu'elle doit l'être,
1270 Pour la dernière fois va parler, va paraître ;
Si tu peux concevoir que effort je me fais
Par un effort pareil mérite mes bienfaits.
Prêt à voir par ta mort ma vengeance assouvie :
Veux-tu ta grâce ?

Le Comte de MORRAY

Ô ciel !

Le DUC de NORFOLK

Je ne hais point le vie.
1275 Si vous me la laissez, il me sera bien doux
De pouvoir de nouveau la prodiguer pour vous.
D'un fidèle sujet l'infatigable zèle?

ELISABETH

Et qui me répondra que tu me sois fidèle ?
Pour le justifier que ton zèle soit grand
1280 Une fois violée est un mauvais garant.
C'est par un grand effort qu'un grand crime s'efface ;
Et j'en veux un de toi qui mérite ta grâce.
Je ne te la promets qu'à ce prix.

Le DUC de NORFOLK

Commandez.

ELISABETH

Les pairs, dont l'équité s'est acquis tant d'estime,
1285 Eux, qui dans aucun sang n'autorisent le crime,
Pour rendre à l'Angleterre un plus tranquille sort
De la reine d'Écosse ont tous signé la mort.
Ton nom manqué à l'arrêt qu'on a donné contre elle :
Et je ne croirai point que tu me sois fidèle
1290 Qu'en qualité de pair, zélé pour les États,
Tu ne signe, comme eux l'arrêt de son trépas.
Un refus échappé rend ta perte certaine.
Réponds sans balancer.

Le DUC de NORFOLK

Gardes, qu'on me ramène.
C'est ma réponse.

SCÈNE V.

Elisabeth, Le Comte de Morray, Le Comte de Newcastle, Suite.

Le Comte de MORRAY

Ah ciel ! L'ingrat n'hésite pas !

- 1295 Ma rivale à la mort va devancer tes pas,
Traître. Dès ce moment pour contenter ma haine
Allez y préparer cette coupable reine.
Tant que ma lâcheté lui laissera le jour
L'ingrat qu'elle a charmé gardera son amour.
- 1300 Dût sa tête en tombant armer toute la terre
Pour venir à grands pas fondre sur l'Angleterre,
Comte de Newcastle, ne me revoyez pas
Que vous n'ayez été témoin de son trépas.

SCÈNE VI.

Le Comte de Morray, Le Comte de Newcastle.

Le Comte de MORRAY

- Ses ordres sont précis pour perdre sa rivale,
1305 Mais sa haine pour l'autre en paroles s'exhale :
Elle veut faire grâce à l'objet de ses feux ;
Et s'il rendre en faveur il nous perdra tous deux.
Un amour sans espoir dure peu dans une âme :
Sa maîtresse en mourant fera mourir sa flamme ;
- 1310 Et l'ayant condamné, s'il échappe au trépas
A son ressentiment nous n'échapperons pas.

Le Comte de NEWCASTLE

- Ainsi, Seigneur, ainsi pour toute récompense
Nous aurons la douleur d'opprimer l'innocence.
Ne vaudrait-il pas mieux faire un plus noble effort,
1315 Et chercher des moyens pour détourner leur mort ?
Le Duc avec plaisir épouserait la Reine
S'il voyait votre soeur à couvert de sa haine :
Et dans leurs intérêt les nôtres confondus?

Le Comte de MORRAY

- Ah ! Perdons-les, vous dis-je, ou nous sommes perdus.
1320 Après de tels affronts, quelque effort qu'on se fasse,
Il en reste une horreur qui jamais ne s'efface :
C'est par des flots de sang que l'on doit s'en laver ;
Et nous avons trop fait pour ne pas achever.
Puisqu'au trône où j'aspire une voie est ouverte
- 1325 De la reine d'Écosse allez hâter la perte ;
Et laissez-moi le soin, dût-il m'être fatal,
D'aller secrètement immoler mon rival.
Que la reine en courroux tonne, éclate, foudroie,
Il faut que de ma haine il devienne la proie ;

1330 Et dût-elle sur moi le venger aujourd'hui,
Je mourrai sans regret si je meurs après lui.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

**Marie Stuard, Killegre, Melvin, Kenede,
Albione, Gardes.**

MARIE STUARD à Killegre.

Quand il faudra partir je n'ai rien qui m'arrête.
Allez dire à vos Pairs que leur victoire est prête,
Et qu'à leur premier ordre ils seront obéis,
1335 Quoique par mon trépas tous les droits soient trahis.

Killegre sort.

À Melvin.

Le Comte de Morray viendra-t-il ?

MELVIN

Oui, Madame.

MARIE STUARD

Votre zèle, Melvin, est gravé dans mon âme.
Vous avez de mon sort partagé le courroux,
Et je vais au trépas sans rien faire pour vous.
1340 Je meurs, vous le savez, femme, soeur, fille et mère
Des plus augustes rois que l'Europe révère :
Et de ce rang suprême il ne m'est rien resté
De quoi récompenser votre fidélité.
Victime d'un arrêt qu'a dicté l'injustice,
1345 L'état où je vous laisse augmente mon supplice :
Après un sort si rude il m'eut été bien doux
De combler de bienfaits? Et quoi, vous pleurez tous !
Témoins infortunés des malheurs de ma vie,
En voyez la fin avec un oeil d'envie ?
1350 Dans un long voyage ai-je trop peu souffert ?
Faut-il verser des pleurs quand un port m'est offert ?
Si vous aimez ma gloire épargnez ma faiblesse,
Et ne m'accablez point à force de tendresse.

MELVIN

Madame, vos bontés, mon devoir, votre rang,
1355 Ne demandent ici que des larmes de sang.

Plut au ciel que le mien, plus ardent que tout autre,
À vos persécuteurs pût arracher le vôtre !
Que votre injuste mort nous a coûté de pleurs !
Et qu'un jour?

MARIE STUARD

Quelqu'un vient. Contraignez vos douleurs.

SCÈNE II.

**Marie Stuard, Le Comte de Morray, Melvin,
Kenede, Albione.**

MARIE STUARD

1360 Approche, ingrate sujet, dont la haine m'accable,
Viens me dire du moins que quoi je suis capable.
Apprends-moi quel outrage et quels maux je t'ai faits.
Cruel, mon souvenir n'est plein que de bienfaits.
Quoi que l'on doute encore de qui tu reçus l'être,
1365 Pour enfant du feu roi je t'ai fait reconnaître ;
Et sans approfondir si tu sors de son sang
Je t'ai fait dans ma cour tenir le premier rang.
Tu ne fais que trop voir que tu n'es pas mon frère
Par les soins que tu prends à m'être si contraire.
1370 Si le sang qui t'anime était le sang d'un roi,
Serais-tu sans honneur, sans tendresse, sans foi ?
Élevé dans ma cour, ta criminelle audace
Entre le trône et toi ne put souffrir d'espace :
Pour m'en faire tomber par de sanglants effets
1375 La mort de mon époux fut un de tes forfaits :
Mais, ce qui de l'enfer est la plus noir ouvrage,
Tu me fis imputer ce qu'avait fait ta rage ;
Et par des trahisons, conduits avec art,
J'expire pour un crime où je n'ai point de part.
1380 Tu sais, toi qui l'as fait, que j'en suis innocente.

Le Comte de MORRAY

Un trône prêt à choir n'offre rien qui me tente.
Du ciel qui le foudroie appuyant le courroux
C'est son intérêt seul que je prends contre vous.
Pour détruire une erreur dont j'abhorre le culte.
1385 Les liens les plus doux n'ont rien que je consulte :
Et ce que votre haine appelle ambition
Est un zèle épuré pour ma religion.

MARIE STUARD

Si ta religion l'acquiert le privilège
D'être envers une soeur perfide et sacrilège,
1390 La mienne, si contraire à celle où tu t'es mis,
M'apprends à pardonner à tous mes ennemis.

Killegre revient.

On vient avertir qu'il faut quitter le vie.
Séparons-nous en paix, c'est moi qui t'en convie

1395 Insensible aux affronts où l'on m'expose ici,
Je pardonne à la reine, et ta pardonne aussi.
Puisse mon sang verse par vos brigues secrètes
Vous retirer bientôt de l'erreur où vous êtes !
Si par le juste ciel mes voeux sont écoutés
J'en vais faire pour vous qui me persécutez.
1400 Adieu.

SCÈNE III.

Le Comte de MORRAY.

Je sens dans mon coeur qui s'émeut, qui chancelle,
La voix de la nature au repentir m'appelle.
Silence, indigne voix, qui me veux attendrir :
Qu'importe pour régner que je sache périr ?
Un prince ambitieux que la raison éclaire
1405 Doit faire une vertu d'un crime nécessaire ;
Et préférer toujours, sans en être confus,
Les utiles forfaits aux ingrates vertus.

SCÈNE IV.

Elisabeth, Le Comte de Morrya, Lancastre, Gardes.

ELISABETH

Comte, j'allais vous voir. Malgré toute ma haine
Je ne puis résister au remords qui me gêne.
1410 En vain ma politique en veut rompre le cours :
Quelque effort que je fasse il me revient toujours.
Je crois de toutes parts entendre le tonnerre ;
Je crois voir contre moi tous les rois de la terre ;
De qui la majesté, violée à mes yeux,
1415 Rendrait mon nom infâme, et mon règne odieux.
Quoi qu'ait fait votre soeur je lui donne sa grâce.

Le Comte de MORRAY

La clémence sied bien à qui tient votre place.
Cette grande vertu, la plus digne des rois,
Est le plus glorieux, le plus saint de leurs droits.
1420 Mais je doute, Madame, et ne puis vous le taire,
Qu'on approuve jamais ce que vous allez faire.

ELISABETH

Et peut-on approuver l'implacable fureur
Qui vous fait avec joie immoler votre soeur ?
Est-ce l'injuste espoir de régner après elle
1425 Qui vous rend frère ingrate, et sujet infidèle ?
Quand j'impose silence à mon juste courroux
Si je suis à blâmer, devrait est-ce par vous ?

Le Comte de MORRAY

Pour peu qu'à mon devoir je demeure fidèle
Quels sacrilèges vœux puis-je faire pour elle ?
1430 C'est ma soeur, il est vrai ; mais périsse ma soeur
Sis a vie en ces lieux fait revivre l'Erreur.
Si de vos jours sacrés le ciel bornait la course
D'un déluge de maux elle ouvrirait la source :
1435 Vos sujets qu'elle hait, devenus ses sujets,
Seraient de sa fureur les funestes objets.
Ce trône qu'avec soin vos vertus affermissent,
Où vous donnez des lois dont les méchants frémissent,
Deviendrait pas son ordre un lieu d'impunité
Où l'Erreur pour jamais serait en sûreté.
1440 On verrait sous ses lois par des mains étrangères
Arracher les enfants du tendre sein des mères,
Pour leur faire sucer, éloignés de ces murs
Avec un lait moins cher des préceptes moins purs.
1445 En vous parlant ainsi je trahis la nature ;
Mon sang qui se révolte en soupire, en murmure ;
Je me sens comme vous accablé de remords ;
Et pour les étouffer je fais de vains efforts.
À lui sauver le jour je trouverais des charmes.
Sa mort que je poursuis me coûtera des larmes :
1450 Mais si de ces desseins elle venait à bout
Le carnage et l'horreur triompheraient par tout.
Je prévois des malheurs qui seraient sans limites.

ELISABETH

Comte, je me suis dis ce que vous me dites.
Si ma main secourable ose briser ses fers
1455 Sa haine pour me perdre armera l'univers :
Mais pour venger la mort, honteuse aux diadèmes,
Tous les rois offensez m'accableront eux-mêmes ;
Et pour le bien commun oubliant leurs débats
Viendront d'intelligence envahir mes États.

Le Comte de MORRAY

1460 Ma crainte sur ce point égalerait la vôtre,
Si les princes voisins se fiaient l'un à l'autre.
Un roi qui s'affaiblit offre une occasion
Qui de ses ennemis tente l'ambition.
De peur de la flatter par de telles amorces
1465 Pour ses propres États chacun garde ses forces ;
Et vous verrez de loin leur impuissant courroux
Borner sa violence à se plaindre de vous.
Quoiqu'il en soit, Madame, il est temps de résoudre
Si vous voulez lancer ou retenir la foudre.
1470 Ma soeur touché à son terme, et dans quelques instants
On voudrait la sauver qu'il ne serait plus temps.
Suivez votre penchant sans aucune contrainte.

ELISABETH

Vos dernières raisons ont dissipé ma crainte.

1475 Qu'elle meure. Et pourquoi me ferai-je un effort
Pour conserver la vie à qui cherche ma mort ?
Qu'elle meure. Le Duc, qui me fut si fidèle,
Si je lui rend le jour me rendra tout son zèle.

Le Comte de MORRAY

Le Duc, Madame ? Ô Ciel !

ELISABETH

1480 Tout coupable qu'il est,
Il est assez puni de savoir mon arrêt :
Et s'il faut m'expliquer, quoi qu'ait fait son audace,
Ce qu'a fait sa valeur sollicite sa grâce.
Un pardon généreux ma l'acquiert à jamais.

Le Comte de MORRAY

1485 Madame? Croyez-moi, placez mieux vos bienfaits.
Plus fidèle que lui, s'il faut prendre les armes,
Je mettrai votre trône à l'abri des alarmes.
La Duc dont vos bontés ont voulu faire un roi,
Ingrat à votre amour vous a manqué de foi.
Que tout autre que lui vous eût montré son zèle !
Aimé comme il l'était, que j'eusse été fidèle !

ELISABETH

1490 Insolent ! Vous sauriez jusqu'où va mous courroux
Si je pouvais sans honte éclater contre vous.
Si je laisse impuni l'affront que vous me faites,
Comte, remerciez la bassesse où vous êtes :
L'intervalle est plus grand, quoiqu'il manqué de foi,
1495 Entre vous et le Duc, qu'entre le Duc et moi.
Pour joindre à ce mépris de plus sensibles peines,
D'un criminel si cher allez rompre les chaînes :
Je lui cause des maux où je prends trop de part.
Portez-lui le pardon?

Le Comte de MORRAY

1500 Madame, il est trop tard.
Il est mort.

ELISABETH

Il est mort ! Ah, perfide, qu'entends-je !

Le Comte de MORRAY

Un si juste trépas le punit et vous venge.
Coupable envers l'État si lâchement trahi,
Condamné par ses pairs, haï de vous?

ELISABETH

1505 Haï !
Ah traître ! Dans mon coeur tu sais ce qui se passe.
À la reine d'Écosse allez porter sa grâce,
Lancastre. Ce perfide, ennemi de sa soeur,
M'a peut être engagée à servir sa fureur.

Qu'on la ramène. Et toi je veux que tu périsses.

SCÈNE V.

Le Comte de Newcastle, Elisabeth, Le Comte de Morray, Lancastre, Gardes.

Le Comte de NEWCASTLE

Madame, à mes forfaits préparez des supplices.
1510 Interdit, pénétré d'une juste douleur,
Je ne paraît ici que pour vous faire horreur.
Je ne m'offre à vos yeux que pour grossir la foudre
Dont il faut vous armer pour me réduire en poudre.
Je me serai puni, mais mon sang répandu,
1515 L'exemple que je dois aurait été perdu ;
Et pour voir avec fruit ma trahison punie,
Il faut que je périsse avec ignominie.

ELISABETH

Quel sujet vous anime à tenir ce discours ?

Le Comte de NEWCASTLE

D'une reine innocente on a tranché la jour.
1520 Par les crimes d'autrui la vertu malheureuse
A de toutes les morts souffert la plus affreuse.
J'ai vu ce que le ciel avait fait de plus beau
Tendre sa tête auguste à l'acier du bourreau :
Et mes remords trop lents n'ont point formé d'obstacle
1525 Au barbare succès d'un si triste spectacle.
Eussay-je pour tout crime approuvé son trépas
Ma main à m'en punir ne balancerait pas :
Jugez, par cette loi que l'équité m'impose ;
Ce que je dois souffrir puisque j'en suis la cause.

ELISABETH

1530 Vous, ô ciel !

Le Comte de NEWCASTLE

Moi, Madame. Un aveu si honteux
Vous anime à ma perte, et c'est ce que je veux.
J'offre à votre justice une digne matière.
Ne la trahissez point, faites-la toute entière.
Ce monstre dont la vue infecte vos regards,
1535 Cet ennemi public, haï de toutes part,
Jusqu'à vous aimer a porté son audace,
Plus coupable que moi mérite moins de grâce.
C'est lui qui par l'appas d'une criminel espoir
A séduit ma vertu, corrompu mon devoir,
1540 Imprimé dans mon coeur l'effroyable maxime
Qu'un crime couronné perdait le nom de crime.
Assassin de son roi, sa rapide fureur
A par une autre voie assassiné sa soeur ;
Et si l'on ne prévient sa détestable envie
1545 Leur fils en son pouvoir doit trembler pour sa vie.

ELISABETH

Hola, Gardes.

EURIC

Madame.

ELISABETH, en montrant le Comte de Morray.

Assurez-vous de lui.

Traître, qui de mon trône as fait tomber l'appui,
Ton sang, pour le venger, répandu goutte à goutte ?

Le Comte de NEWCASTLE.

Pour commencer sa peine ordonnez qu'il m'écoute.
1550 La douloureuse mort de son auguste soeur,
Tout barbare qu'il est, va lui percer le coeur.
Si de mes trahisons le repentir extrême
Peut vous autoriser à m'écouter vous-même,
Vous n'avez plus à craindre aucun trouble intestine ;
1555 Tout cède à l'ascendant de votre heureux destin.
Faites que la pitié succède à votre haine :
Des larmes d'une reine honorés une reine :
L'adorable Stuard vient de finir son sort ;
Et vous allez frémir au récit de sa mort.
1560 Au funeste appareil de son cruel supplice
Elle arrête le ciel qu'on lui fait injustice :
Que pendant sa prison, quoiqu'elle ait enduré,
Jamais contre vos jours elle n'a conspiré ;
Et que du fond des coeurs ayant seul connaissance
1565 Dieu, qu'on ne trompe point, savait son innocence.
Là, de tendres soupirs s'étant joints à sa voix,
Seigneur, écoutez-moi pour la dernière fois,
Dit-elle. Je suis mère, et mon coeur qui soupire
Croit que pour vous toucher ce nom seul doit suffire.
1570 Un fils que de mes pleurs j'ai souvent arrosé,
Au plus grand des malheurs est peut-être exposé :
Ce sang de tant de rois le déplorable reste,
Est peut-être élevé dans un culte funeste.
Dans un péril si grand devenez son appui.
1575 Contre ses ennemis déclarez-vous pour lui.
Montrez-vous en le père ; et pour faveur insigne
Avant que de régner faites qu'il en soit digne.
J'implore pour tous deux votre divin secours :
Et je vous recommande et mon âme et ses jours.
1580 Pendant que de son coeur la tendresse s'explique,
L'abominable objet de la haine publique,
Par une indignité qu'elle n'attendait pas,
Ose se présenter pour lui lier les bras.
Sensible à cette opprobre, une modeste plainte
1585 A trahi la douleur qu'elle tenait contrainte :
Réserve, a-t-elle dit, cet infâme lien
Pour fléchir quelque nom moins fameux que le mien :
Quoique jusqu'au tombeau la fortune me brave
Je veux mourir en reine et non pas en esclave ;
1590 Et malgré le silence où s'obstinent les rois
Jusqu'au dernier soupir je soutiendrai leurs droits.

Ses filles, cependant, les yeux baignés de larmes,
De son pudique sein font entrevoir les charmes.
Pour ouvrir un passage à l'acier criminel
1595 Dont la reine innocente attend le coup mortel,
Par un cruel devoir, dont la rigueur les tue,
Quelques moments après elles voilent sa vue,
Et cachent pour jamais les malheureux appas
Qui sans l'aveu du coeur ont fait tant d'attentats,
1600 Leur zèle consommé par ce dernier service,
Et la victime prête à ce grand sacrifice,
Plus on est attentif à ce lugubre aspect,
Plus on sent de pitié, de terreur, de respect.
Tous les coeurs sont touchés ; tous les yeux sont humides ;
1605 Et tous les gens de bien plaignant son triste sort
D'un éloge funèbre accompagnent sa mort.
Enfin, Madame, enfin, humblement prosternée
Je pardonne, dit-elle, à qui m'a condamnée ;
Fasse le juste ciel que ces juges pervers
1610 Aient le coeur plus austère, et les yeux mieux ouverts ;
Et que leur cruauté sur moi seule épuisée,
L'innocence à la mort ne soit plus exposée.
Pendant ces derniers mots le ministre inhumain
Qui d'un glaive funeste avait armé sa main,
1615 Fidèle exécuteur de votre injuste haine,
A tranché le destin de cette grande reine.
Mais, ô prodige affreux ! Qui me vient de troubler !
Prodige, dont vous-même avez lieu de trembler !
Deux fois sur l'échafaud la tête bondissante
1620 A répété deux fois qu'elle était innocente ;
Et dans tous les esprits répandu tant d'effroi
Que tous les spectateurs ont frémi comme moi.
Pour venger son trépas l'ardeur qui les anime
A choisi son bourreau pour première victime ;
1625 Et si votre pouvoir n'arrête ce transport,
Tous ses juges, sans doute, auront un même sort.
Pour moi qui désormais aurai honte de vivre,
Il faut qu'à leur fureur mon désespoir me livre ;
Et pour mieux me punir, s'ils épargnent mes jours,
1630 C'est à votre justice où sera mon secours.
Je l'attends.

Il sort.

ELISABETH

Qu'on le suive, et que l'on m'en réponde.

SCÈNE VI.

**Elisabeth, Le Comte de Morray, Lancastre,
Gardes.**

ELISABETH

Hé bien, sens-tu, méchant, que ton coeur se confonde ?
Te sens-tu dans le crime assez bien affermi,
Monstre, que dans ces lieux les enfers ont vomi ?
1635 De tes lâches projets la fortune se joue.

Le Comte de MORRAY

On ne vous a rien dit que mon coeur désavoue.
À qui veut que le crime éternise ses ans
Les forfaits les plus noirs sont les plus éclatants.
Le roi que fit ma soeur par son hymen funeste,
1640 A péri par mon bras, et vous savez le reste.
Fier de ce premier crime, et sûr de votre appui,
Je n'ai rien oublié pour la perdre après lui.
La mort qu'elle a soufferte est mon dernier ouvrage ;
Et son fils, à son tour eut assouvi ma rage :
1645 J'en avais donné l'ordre, et j'allais être roi
Si le sort inconstant ne m'eut manqué de foi.
Vos droits à l'Angleterre étant peu légitimes,
Et les miens à l'Écosse étant crimes sur crimes,
Pour les mieux affermir je cherchais les moyens
1650 D'unir mon sceptre au vôtre, et vos crimes aux miens.
La ciel cruel aux uns, et favorable aux autres
S'oppose à mes desseins, et secondes les vôtres :
Tous deux enfants de roi par un semblable sort
Il vous élève au trône, et me livre à la mort.
1655 Mais s'il croit la choisir son attente est trompée.
Quoiqu'on ait par son ordre arraché mon épée,
Son aveugle colère a manqué de prévoir
Que j'avais, malgré lui, ma mort en mon pouvoir.
Lorsqu'on tombe d'un trône où l'on a dû prétendre,
1660 Voilà sans balancer le parti qu'on doit prendre.

Il s'enfonce un poignard dans le sein.

ELISABETH

Faites tous un effort pour tromper ses projets.
Il est trop peu puni pour de si grands forfaits.
Il mérite, le traître, une plus longue peine.

Le Comte de MORRAY

L'endroit où j'ai frappé rend votre attente vaine :
1665 Et j'ai la gloire, au moins, dans un sort si fatal,
De mourir autrement que n'est mort mon rival.
J'expire.

SCÈNE DERNIÈRE.

Elisabeth, Lancastr.

ELISABETH

Juste ciel ! Quelle suite de crimes !
Que la haine et l'amour ont d'injustes maximes !
Et qu'un coeur dérégulé, qui suit leurs mouvements
1670 Se condamne soi-même à de cruels tourments !
Héros trop malheureux ! Trop malheureuse reine !
Victimes tout ensemble et d'amour et de haine,
Ne vous reprochez point votre injuste trépas :
Vous goûtez un repos dont je ne jouis pas.

FIN

14 novembre 1693

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].